

# une immense sensation de calme

---

Laurine Roux

---







une immense  
sensation  
de calme

Ouvrage publié sous la direction de Marc Villemain.

© Les Éditions du Sonneur, 2018

ISBN : 978-2-37385-076-5

Dépôt légal : mars 2018

Conception graphique : Sandrine Duveillier

Photo de couverture : *Fog, hearth*, © SirisVisual

Les Éditions du Sonneur

5, rue Saint-Romain, 75006 Paris

[www.editionsdusonneur.com](http://www.editionsdusonneur.com)

# une immense sensation de calme

---

Laurine Roux

---





*À Louison et Violette*



À PRÉSENT IL FAUT QUE JE RACONTE comment Igor est entré dans ma vie. C'était la fin de la saison froide, j'avais passé l'hiver dans la maison des frères Illiakov.

Un matin, un homme arrive près du lac où je ramasse les nasses. C'est lui. À une centaine de pas de moi, il s'immobilise. Un oiseau aux ailes larges traverse le ciel, Igor sourit. Mille ans de solitude et de détermination frémissent à ses lèvres. Il se tient au bas de la falaise et regarde là où les hommes ne peuvent aller. Je le vois se plaquer à la paroi. Sa main est grise comme le caillou, son esprit dur comme le calcaire. J'ai l'impression qu'il va être avalé par la montagne, appelé par ses rondeurs de femme. Lui la comprend avec ses doigts. Bientôt ils évoluent ensemble, amants sauvages que la nature réunit clandestinement.

Igor n'est pas un homme. Il répond à des instincts. De même qu'on ne demande pas à un renard pourquoi il creuse un terrier, on ne peut exiger d'Igor qu'il explique pourquoi courir dans cette direction plutôt qu'une autre. Il en est incapable. C'est un animal. J'aurais pu le deviner dès ce premier

jour. Tout était déjà inscrit dans ce corps-à-corps avec la roche. J'aurais également pu me douter que beaucoup de mes questions resteraient sans réponse.

Il grimpe le long de la falaise. Ne regarde pas en bas. Son esprit se disperse dans chacune de ses cellules, condensé dans l'effort, sans aucun autre but que celui de former le geste pur. Bientôt mon corps est secoué, aspiré vers le sien. Mais Igor continue à monter sans se préoccuper de moi.

Alors je sais. Il faudra attendre. Je ne serai pas seule. Il y aura les algues et le vent. Les cristaux, la glace et le sang. La terre est sa couche, la pierre sa maîtresse. À l'image des animaux qui n'ont pas de partenaire d'élection, Igor fait feu de tout bois. Pour lui, l'amour est partout. Quand il passe une journée à couper des bûches, son corps entier tend vers la matière. On peut parler d'amour. Mais je crois, après tant d'années, que le mot n'est pas complètement juste. Dans son cas, le désir provoque des arrêts et des observations. Il examine, explore. Son amour est pareil à la glace qui brûle à force de froid.

Lorsqu'il descend de la falaise, Igor s'approche de moi. Tout près. Il me regarde sans un mot. Le bleu délavé de ses yeux a l'acuité du métal, mais il est surtout immense, comme si un bout du ciel s'était détaché pour tomber là en deux petites taches rondes et azurées. Je ne comprends pas vraiment ce qui se passe, si cet homme me regarde ou voit au-delà, je sens juste mon pouls battre à tout rompre et ma tête se remplir

d'un liquide bleuté noyant, au-delà de mes pensées, toute ma personne.

Cela dure un instant ou de longues minutes, je ne saurais le dire car le temps vient de s'abstraire du monde. Le regard d'Igor abolit mon être. Il m'absorbe et arase toute autre réaction qu'un immense afflux de sang. Partout dans mon corps mille particules soulèvent mes membres, et c'est à la fois de la peur et de la glace, du miel et de la lavande. Je comprends de moins en moins ce qui se passe, je sens seulement arriver, comme une lame de fond, un grand tremblement qui me saisit des pieds à la tête. Je finis par lâcher la nasse qui retombe dans le lac. Je ne peux déterminer de laquelle, la peur ou la joie, je suis la proie, médusée par la fixité du regard d'Igor. Le sang fourmille à mes tempes puis coule en nappe de chaleur dans mes joues, mon cou, le long de mon œsophage, emplit ma poitrine devenue nid, se répand dans mon ventre devenu antre, et je finis en flaque chaude, entièrement molle, prête à disparaître dans les boues du lac.

Igor me fait signe de rattraper la nasse. Je la hisse hors de l'eau et reste figée, aussi visqueuse et piégée que les poissons, à la merci de cet homme sorti de la montagne. Il m'attrape par le bras et me raccompagne à la ferme des frères Illiakov. Mon corps s'ébranle, petit à petit la peur se dissipe. Je marche et tout mon être dit oui. Oui à ses yeux, oui à ses mains, oui à la surface totale de sa peau. Oui à son odeur, à ses gestes. Je me plie indivisiblement à tout son être, à son passé et à son

futur. Au-delà, je dis oui à tous les endroits où il m'emmènera ainsi qu'à tous ses désirs, quelles que soient les folies où cela me conduira. Je suis à la fois faible, aveugle et infiniment pleine.

J'apprends qu'Igor vient payer les frères Illiakov. Pendant l'hiver il a vendu leur poisson séché aux vieilles restées dans les cabanes. Incapable de marcher dans la neige à cause de sa jambe de bois, Dimitri le charge de la tournée hivernale contre deux bourses de khoraks. Aux premiers bourgeons, Igor rapporte le pécule amassé.

Les jours qui suivent ma rencontre avec lui ont la consistance d'un songe. J'accomplis mécaniquement les gestes du quotidien, mon corps aimanté par le sien. Mon désir tisse un fil vers lui et bourdonne tout autour de moi. Lui continue simplement de faire ce qu'il a à faire.

Le matin de son départ, une inquiétude me taraude. Il me semble impossible que ce fil supporte le moindre éloignement. Il s'est hameçonné si profond dans mes chairs qu'il m'éventrerait. Olga, la femme de Dimitri, a beau me demander d'aller puiser de l'eau ou de retourner les omouls dans l'appentis, je n'entends plus rien et fixe seulement Igor en train de couper du bois. Cela dure des heures pendant lesquelles mon ventre ne cesse de se tordre.

Une fois le soleil au-dessus de la cabane, les hommes rentrent et Igor se dirige vers moi. Il me saisit par le bras et

me force à me lever. Puis il me tire vers la porte et m'emmène jusqu'à la falaise. Là, il plaque sa bouche contre la mienne et boit mon essoufflement. Il explore mon corps aussi sûrement qu'il a parcouru la paroi et découvre des chemins que j'ignore. Sous ses mains je deviens argile, mica, rivière et palpitation. Il s'accroche à mes cheveux comme on s'agrippe à un buisson, respire mon cou comme on giboie. Notre souffle a des sons de houle. Je suis jeune mais pour la première fois je me sens entière et ma chair comprend qu'elle est chair de femme. Enfin mon corps s'apaise.

Quand nous revenons dans la cabane, Olga me regarde bizarrement. Elle m'attrape le poignet et m'emmène rudement dans la chambre. Je me sens ballottée. Elle soulève ma jupe et glisse sa main entre mes cuisses. Ses doigts empesent le poisson, j'ai le cœur en remous. Quand elle les en ressort, ils sont maculés de taches coquelicot. Elle s'essuie contre son tablier et prend son élan. Je me tiens prête car je sais ce qui va se produire. La claque est brutale. C'est ainsi que la tradition honore les filles devenues femmes.

Puis elle me presse contre ses seins gonflés. Une mère n'aurait pas réagi autrement. Olga a une réserve pleine à ras bord de bonté. Lorsqu'elle retourne dans la pièce principale, je l'entends parler en aparté à Pavel et Dimitri. Ils hochent la tête. La famille Illiakov vient de décider ; je reprendrai la route avec Igor.

CET APRÈS-MIDI-LÀ, je le suis jusqu'à la cabane de la vieille Grisha. Elle attend Igor sur le seuil, en silence, comme on attend le passage des saisons. Quand elle l'aperçoit, elle retourne à l'intérieur pour en rapporter une hache. Je m'assois sur un rondin à côté de l'entrée et regarde. Ils ne parlent pas, chacun de leurs gestes se cale en métronome. Tendre la hache. La saisir. Abattre la hache. Hocher la tête. Les coups ressemblent à des secondes enrayées. Et le temps, pareil à la vie de la vieille Grisha, s'arrête. Le ballet est en coton et rigoureux. Le pacte ancien. Il n'y a plus de place pour la parole. Il suffit de veiller à ne pas avoir trop froid.

La vieille Grisha ressemble à toutes les babas qui n'ont pas quitté la forêt. Il y a longtemps, la guerre a ravagé le pays et elles sont restées veuves. Igor va de cabane en cabane ; les aide à couper du bois, en échange de quoi elles lui donnent un billet. C'est mécanique, leur cœur a séché depuis trop longtemps et elles ont oublié ce que cela signifie d'être aidée par un homme. Parfois, quand le souvenir remonte dans la gorge des plus fragiles, elles essaient de pleurer. En vain. Avec les années, tout est devenu trop sec. Alors Igor reste sur sa

chaise. Il continue à boire son tcha et laisse la douleur au bord de leur bouche. Le souffle du samovar berce la pièce et les sanglots avortés. Toujours le silence épaissit le temps.

Igor a fini de couper les bûches. La vieille lui glisse un billet dans la main, il lui tapote l'épaule. D'un geste vague il m'indique la direction de la falaise ; nous nous remettons en route. Il faut rejoindre une cabane dans la vire du troisième kern. Depuis la maison de la vieille Grisha, trois heures de marche mènent à ce trou de vie creusé par l'effort et poli par la solitude. Sur le chemin, j'ai peur. La crête marneuse est raide. Mais elle seule permet de quitter la forêt et de gagner le pied de la paroi. Mes semelles s'enfoncent dans cette chair de pierre molle. À chaque pas je manque de dérapier. Igor avance en équilibre sur le faîte et je glisse mes pieds dans ses pas, cesse de peser, presque d'exister. Mon ombre se confond à son ombre. J'ai souvent cette impression d'être aspirée jusqu'à m'évaporer dans son sillage. Cela ne me paraît pas insensé. Ce n'est pas sage non plus. C'est ainsi.

Un jour, juste avant de quitter l'école, une femme était venue de l'hôpital de Varatcha pour donner les conseils qu'il fallait aux filles qui grandissaient. Elle avait parlé de médicaments et de précautions. Dans sa bouche, les hommes devenaient des monstres. Elle nous avait fait peur en décrivant des créatures au pantalon prêt à exploser, sur le point de nous gober. J'en avais parlé à Baba, qui m'avait rassurée. Il suffi-

sait d'observer la Lune et le Soleil. Les réponses aux questions des femmes se trouvaient là-haut. La Lune commandait notre sang. Elle était notre mère. Plus petite et moins forte que le Soleil, elle était plus douce et légère. Comme elle, les femmes pouvaient se creuser jusqu'à devenir miettes. Pourtant, au plus fort de l'obscurité, la lune nouvelle continuait à diffuser son paisible halo. Chaque soir, la même histoire se répétait : le Soleil allumait ici ou là quelques brandons de colère, furieux de devoir quitter le monde, mais déjà la nuit mollissait l'incendie de ses vapeurs mauves, lénifiait sa violence pour laisser place au coassement gris du crapaud. Alors la Lune faisait apparaître son front, festonnant de lumière le contour des arbres, modeste dentelle, et, timide, s'élevait dans le ciel, si simple et ronde qu'on pouvait l'observer à l'œil nu car elle n'avait aucun artifice à cacher, aucune blessure à taire, laissant voir à qui voulait s'en moquer les cratères poussiéreux maculer son corps blanc. Ainsi en avait-il été depuis des lustres et en serait-il tant que l'homme serait homme et la femme, femme.

Il fallait donc que je cesse de m'inquiéter. Baba avait remonté la couverture sous mon menton, m'avait caressé les cheveux et demandé de ne jamais oublier les clairs de lune. Ses paroles m'avaient calmée et s'étaient mêlées à mes petits ronflements.

C'est en m'engouffrant dans les pas d'Igor que le souvenir de Baba a germé dans ma tête. Baba fait partie des morts qui

ne me quittent jamais. Je suis Igor jusqu'à ce qu'on arrive au premier kern. En tombant dans la vallée, la nuit a rendu la marne aussi gluante que du goudron. Nous reprenons la route en silence. De temps en temps la sente disparaît contre la roche et il faut marcher au-dessus du vide pour retrouver un plat plus loin. Je repousse la peur, me presse contre Igor. Derrière lui, sur ce chemin de montagne, mon corps se réveille. Je deviens renard. Agile et intrépide. Mes jambes fléchissent à l'appui et s'allongent en bond, je renifle les baies et je halète. Je deviens femelle.

Baba, c'est certain, nous suit du regard.

Alors qu'elle vient d'enterrer sa grand-mère, une jeune fille rencontre Igor. Cet être sauvage et magnétique, presque animal, livre du poisson séché à de vieilles femmes isolées dans la montagne, ultimes témoins d'une guerre qui, cinquante plus tôt, ne laissa aucun homme debout – hormis les « Invisibles », parias d'un monde que traversent les plus curieuses légendes.

Au plus noir du conte, Laurine Roux dit dans ce premier roman le sublime d'une nature souveraine et le merveilleux d'une vie qu'illumine le côtoïement permanent de la mort et de l'amour.

*Née en 1978, Laurine Roux vit dans les Hautes-Alpes, où elle est professeur de lettres modernes.*



ISBN : 978-2-37385-076-5 15 euros

